

Table ronde

Aborder l'Amérique.
De l'expérience au savoir.

[Isabelle Miron] Je souhaiterais ouvrir ce débat sur la problématique au cœur de notre réflexion avec trois questions. La première concerne l'héritage de la pauvreté. Cette dernière, notamment selon le sens qui lui est accordé dans l'œuvre de Saint-Denys Garneau, a constitué un moteur pour l'avènement de la littérature québécoise. Considérant l'importance du corps dans le corpus québécois moderne, pourrait-on affirmer que cet héritage de la pauvreté s'articule *a priori* dans un rapport au corps? La deuxième question découle directement de la première : Comment s'effectue le retournement de la pauvreté symbolique du corps en une richesse qui le lie au sens, voire au sacré? Autrement dit, comment le rapport à la mort, lorsqu'il s'ancre dans le corps, peut-il finalement devenir créateur de sens? Et, finalement, y a-t-il un lien à faire entre ce retournement et l'américanité québécoise?

[Élise Lepage] Je pourrais, à ce sujet, lancer une première idée en ce qui concerne la pauvreté du corps, conception qui me paraît intéressante. Dans mes lectures de la poésie de cette période, je suis particulièrement sensible à la pauvreté du paysage, à son aridité. On a vu que le paysage était constamment anthropomorphisé dans cette poésie; cette médiation du paysage pourrait répondre partiellement à l'hypothèse suggérée. Il me semble que la plupart des paysages ont été décrits en des termes très durs, par des métaphores de la pétrification ou du durcissement, notamment chez Chamberland et Lasnier. Ce rapport à un paysage impénétrable, opaque, nous mène directement à l'américanité. Je crois que c'est entre autres ce que Pierre Nepveu avait en tête en écrivant *Intérieurs du Nouveau Monde* : comment écrire à partir de ce paysage vide.

[Marie Parent] L'américanité serait intimement liée à la relation du sujet avec le territoire. L'américanité est basée sur la rencontre d'une subjectivité avec ce vide, cette terre immense aussi difficile à appréhender sur le plan du langage que sur le plan de l'exploration physique. Il ne faut pas oublier qu'au moment de la découverte, ce nouveau continent apparaît pratiquement indéfinissable, le lexique et les connaissances se trouvant en décalage permanent avec cette réalité « sur-réelle », si pleine, si nouvelle. La représentation de l'aridité du paysage, pourtant riche et démesuré du point de vue de sa nature, montre à quel point le sujet se trouve démuné face à ce territoire qui résiste à se laisser nommer, à se laisser habiter. Il s'agirait plutôt de représenter la « sécheresse » du soi, la pauvreté de l'être devant ce monde insaisissable, inembrassable. À ce moment, le repli dans le corps ou même dans des lieux clos, auxquels je me suis intéressée, peut devenir une façon de compenser pour un langage qui ne suffit pas, un mode d'appréhension intellectuelle qui rencontre ses limites. Ce repli fournit une forme de savoir presque incontestable puisqu'il provient des sens, du corps.

[Jacques Paquin] Je suis tout à fait d'accord. C'est un peu à cette idée que je pensais quand la question a été lancée; lorsqu'on mentionne le « mauvais pauvre » de Saint-Denys Garneau, on peut rappeler que ce

personnage, dans le texte, est « réduit à ses os ». Quand on perd le langage, on est en quelque sorte réduit. Ce qui reste, tout ce qu'on a, c'est le corps, auquel on fait alors confiance. Quand on ne « sait » plus sur le plan intellectuel, on doit se retourner vers le corps, qui devrait savoir. Ce dernier peut échapper à la trahison potentielle du langage. On se rabat donc sur l'existence physique et non pas intellectuelle. À partir de ce moment, l'idée de genèse, ou de renaissance par le corps peut être envisagée. Chez Lapointe par exemple, le mot devient charnel, donne existence au sujet qui parle. Il y a une espèce de fusion entre le langage et le corps.

[Élise Lepage] La pauvreté langagière conduit à un repliement sur le corps. Il y a dans la mentalité française toute une tradition philosophique, issue de Descartes, incitant à une méfiance à l'égard des sens, du sensible et des perceptions qui, me semble-t-il, n'existe pas ici. Bien que la langue soit la même, il y a là une différence fondamentale dans l'expérience du monde et dans la pensée. Ici, on fait effectivement confiance aux sens, on valorise les perceptions; peut-être parce que c'était tout ce qui nous restait, à certains moments de l'Histoire.

[Andrée Mercier] Je rebondis sur cette idée en évoquant les travaux d'Esther Trépanier et Yvan Lamonde sur la modernité. Ce dernier en particulier aborde la question de la modernité dans le domaine de la philosophie en mentionnant qu'au Québec, la philosophie des Lumières a été refusée. Descartes, chez nous, aurait ainsi été exclu. Cette rationalité, potentiellement dangereuse étant donné la présence accrue du clergé catholique, aurait été vue comme quelque chose de négatif. Cela a empêché l'entrée au Canada français d'une autre vision du monde, d'une manière différente de réfléchir. Le résultat en est cependant l'ouverture à une autre pensée.

[Jacques Paquin] Et ce refus débouche sur l'américanité. Pensons par exemple à Walt Whitman : « I sing the body electric ». Je chante mon propre corps. Il y a dans ce long poème une expression du corps et une découverte du monde par la sensation. Sentir et savoir sont associés.

[Élise Lepage] Il est intéressant de réinvestir ici cette idéologie des Lumières, puisque ce sont principalement les philosophes britanniques,

notamment Locke, qui les premiers, ont valorisé l'expérience. Ce rapport au sens peut avoir été transféré en Amérique, ce qui corrobore l'hypothèse qu'il soit effectivement lié à l'américanité telle que nous l'appréhendons dans notre réflexion.

[Isabelle Miron] Expérimenter le monde avant de se savoir soi-même. Lucie Picard, ceci serait également à mettre en relation avec certains poèmes de Rina Lasnier, non?

[Lucie Picard] Oui. Avant de se connaître comme sujet, il faut atteindre le monde, mais le monde avant toute différenciation : « [j]e descendrai jusque sous la malemer où la nuit jouxte la nuit », lit-on dans le célèbre poème « La Malemer ». Il s'agit de retourner dans l'indifférencié, en amont de toute division, car la division est, chez Lasnier, une blessure, une amputation de la dimension instinctive, chaotique, physique du monde. Une perte, donc. La « haute mer », dans le même poème, représente la multiplicité comme beauté mensongère, puisque l'eau aux mille aspects (chute, lac, vagues, glace, etc.) n'est qu'une. Le symbolisme maternel/matricielle véhiculé, dans ce texte emblématique de l'œuvre lasniéenne, cette valorisation du monde comme totalité à retrouver (« [t]oute salive refoulée de silence — je regoûterai aux eaux condamnées de ma naissance ») et à réinvestir. Car ce retour à une origine indifférenciée ne doit pas se solder par une fusion, voire un anéantissement du sujet dans l'altérité du monde, il vise à faire émerger une symbolique qui ne serait pas détachée de cette base commune, à trouver en quelque sorte une individuation qui se réaliserait par un processus de filiation plutôt que par une rupture.

[Isabelle Miron] Et c'est là que le corps entre en jeu.

[Lucie Picard] Oui, la descente s'effectue au risque du corps, de l'individualité. Chez Lasnier, cela se termine par une réussite : la « nativité du feu ». On réussit à obtenir le feu, emblème de la venue de la civilisation. Voilà donc ce que cette symbolique évoque : recommençons, oui, mais sans faire l'économie de passer par notre silence collectif, « les eaux condamnées de notre naissance ». Sortons du péché originel, en remontant en amont pour aller ailleurs.

[David Courtemanche] C'est peut-être pour cette raison que ce type de cheminement poétique — et spirituel — prend fréquemment la forme d'un rituel, d'une incantation. Il semble presque toujours y avoir une espèce de rite de passage afin que non seulement la traversée vers un « ailleurs » soit possible, mais qu'un retour à « l'ici » soit envisageable. Il y a un terme qui revient fréquemment dans *Terre Québec* : survivre. Lorsque vivre devient presque impossible, comme c'est le cas pour nombre de poètes québécois des années 1960 aux prises avec une identité et un rapport au territoire problématiques, l'expérience, bien qu'elle soit risquée et souvent douloureuse, devient nécessaire. Et cette dernière, pour reprendre l'expression que vient d'employer Lucie Picard, est bien une *descente* à l'intérieur du corps, une prise en charge de ses mystères et ses possibilités, qui comprennent le danger de la mort. En ce sens, survivre, c'est vivre en portant cette expérience de la mort.

[Lucie Picard] Il me semble qu'il y a cette idée chez Paul Chamberland : on passe par la mort pour une naissance autre. Chez Lasnier, il y a recherche d'une parole, et il semble que la seule qui soit véritable, c'est celle qui porte le silence derrière elle. Elle écrit notamment : « [j]'ai enfanté ma chair adossée à la mort ». Rina Lasnier pensait sa poésie comme un accouchement : le poème prend forme en s'appuyant sur cette mort et ce silence. Ce qui se retrouve aussi chez Préfontaine et Chamberland : le poète prend la parole en amenant avec soi ce peuple silencieux, en s'y appuyant, en quelque sorte. Le silence de ce peuple comprend alors son rapport au corps, mais aussi ce chant hérité de la tradition religieuse, cette litanie qui est récupérée et transportée ailleurs.

[Jacques Paquin] La question de l'authenticité pourrait être rattachée à ceci. Je détourne l'expression de son sens initial, mais Pierre Nepveu a notamment parlé de « l'ère de la sensation vraie ». Chez Chamberland, c'est tout à fait ça : se dégager de ce qui n'est pas lui, de ce qui n'est pas authentique. Retrouver le vrai soi en passant par le corps. Je ne pense pas qu'en France, il y ait cette obsession d'un dire, d'une parole authentique, telle que celle qui faisait pression sur le discours poétique d'ici, à cette époque.

[Lucie Picard] Le corps serait ainsi un garant d'authenticité.

[Isabelle Miron] Michel Biron en a parlé dans *L'absence du maître*, à propos de Ferron, de Saint-Denys Garneau et de Ducharme : l'authenticité passe par l'expérience vécue, immédiate. Dans ce cas, s'il faut comprendre que l'expérience doit se vivre à partir du corps et non en en faisant abstraction, cela voudrait dire qu'au fondement de l'authenticité se trouverait une expérience corporelle, faite d'intimité autant que d'altérité.

[Jacques Paquin] Un autre défi se présente lorsque l'on porte attention au corps, en le sacrifiant d'une certaine manière. J'ouvre une parenthèse au sujet de Gatien Lapointe : il était conscient que ses problèmes cardiaques le mèneraient éventuellement à la mort, mais n'a jamais voulu qu'on ouvre son corps. Pour lui, c'était sacré. La sacralisation du corps peut devenir une entreprise narcissique. Alors, comment se fait le passage entre une surdétermination du corps et une forme de partage, c'est-à-dire un rapport aux autres qui reste fondamental?

[Andrée Mercier] Je me demande si le sacré peut permettre ce lien avec l'autre. Le rapport au corps est différent lorsqu'il est meurtri, humilié. Par exemple dans *Le ciel de Québec* de Ferron, où Saint-Denys Garneau (« Orphée ») est un personnage important, il y a une réaction à cette figure du pauvre. On en présente alors d'autres, des gens qui ont vraiment été humiliés. Mais il y a toujours le refus du sacré, d'une sanctification de la souffrance. Le rapport au corps se présente d'une manière différente de celle qui a été évoquée dans d'autres textes qui ont été abordés ici. Le corps peut mener au sacré, parfois presque sous la forme du martyr, mais est-ce que cela permet d'aboutir au partage, est-ce que la dimension collective est présente? Le mouvement vertical, l'attraction vers le haut, la transcendance est bien là, mais qu'en est-il de l'horizon?

[David Courtemanche] Du côté de Chamberland, on peut d'emblée avoir l'impression qu'il y a un désir d'aller chercher ce sacré « vers le haut », mais certaines images laissent deviner une transcendance qui va à la fois en hauteur et en profondeur, une verticalité qui va simultanément

dans ces deux sens. La terre, le corps et le cosmos sont tous liés par cet abîme. Ce qui est intéressant, c'est que le rapport à cet abîme est constamment articulé à partir du corps. Le sujet doit d'abord investir son propre corps pour que sa parole puisse se déployer et donner voix à la collectivité. L'attraction vers le sacré provient ainsi d'un besoin qui ne concerne pas qu'un seul individu, mais tout un peuple.

[Elise Lepage] Ce qui est paradoxal, c'est que nous nous intéressons à une période où il y a une nécessité de fonder un discours collectif, mais que cela passe notamment par cette expérience du corps, qui est ce qu'on a de plus personnel, de plus irréductible. Une de mes hypothèses serait que, pour apprivoiser ce paysage pauvre dont nous avons fait mention, et qui n'a pas été vraiment formulé autrement que par les romans du terroir, on va trouver des formes fondamentales, anthropologiques, comme la maison chez Mavis Gallant, mais aussi celle du corps. Je trouve intéressant de ce point de vue que Gatién Lapointe n'ait pas voulu se faire opérer; la peau est bien ce qui garantit l'intégrité physique, et est aussi cet organe de la sensation. On peut observer ceci chez d'autres poètes de cette période. Le corps, la maison, sont en quelque sorte des figures en réduction du paysage qui permettent de mieux l'apprivoiser, d'approcher son altérité.

[Marie Parent] J'ai mentionné qu'on sent chez Mavis Gallant à la fois le désir et la peur de la claustration. Le corps et la maison deviennent les lieux d'où il est possible de fonder le soi, tout en constituant des lieux où ces mêmes fondations sont constamment ébranlées. Ce qui est en jeu, c'est la porosité de la frontière entre le soi et l'Autre, entre le dehors et le dedans. L'américanité, c'est peut-être faire l'expérience de ce seuil intérieur. En arrivant sur le continent, le colon délimite son territoire, trace une ligne entre la nature sauvage et son espace propre, et pourtant l'intégrité du chez-soi est constamment remise en question. Le « sauvage », l'étrange ressurgit au cœur de la ville, de la maison, au sein même de son propre corps (dans le contexte de la souffrance, par exemple). Le sujet peut ainsi développer une conscience aiguë de cette altérité présente à l'intérieur des frontières. Comme le montre Gallant, il peut soit en développer une crainte, un sentiment d'étouffement, soit

en tirer un apprentissage, arriver à apprivoiser cette altérité qui marque le rapport à l'espace en Amérique.

[Élise Lepage] Le rapport entre ces lieux d'échelles fort différentes est à la fois analogique et gigogne : le continent > la ville > la maison > le corps. Chacun est délimité par une fine zone de contact : frontière, limite, mur, peau, etc. C'est la mise à jour de ces zones de contact qui permet de déterminer où est l'altérité, de cerner ce qui est séparé de soi.

[Isabelle Miron] En fait, cette structure gigogne résume bien les principales avenues de notre réflexion. Du corps, au corps de l'autre, à la maison, à la ville, à l'espace du voyage, à l'espace intérieur, et à la collectivité; chaque expérience corporelle tend, pour le sujet, à problématiser d'une façon spécifique la question du sens avec celle de l'altérité. Et la relation avec le territoire nord-américain, qui est au fondement de chacune de ces expériences, serait ce qui fait voir le mieux la pauvreté du sujet. On revient aux conclusions de Nepveu, certes, mais avec une précision supplémentaire : celle que le corps, même le plus dénué ou dénudé, même excessivement problématique et porteur d'une altérité incontournable, s'offre comme richesse dans cette ontologie de la pauvreté. Richesse qu'il faut comprendre tant dans son rapport avec l'authenticité, si chère aux écrivains canadiens-français, que dans le renouvellement ou l'appropriation d'un sens peut-être typiquement américain.